

# TOURNIER

Milène Tournier

*Traces de textes*

*Carnet de résidence*

RÉCIT<sup>®</sup> CHAZELLES,

RÉSIDENCE D'AUTEURS

& LABORATOIRE



**DUFAIR**

L'unité de recherche de l'Université de Lorraine, le Crem (Centre de recherche sur les médiations) s'est associée au Conseil Départemental de Moselle afin de mettre en place la création d'une « résidence d'auteurs » et d'un « laboratoire hors les murs » au sein de la Maison de Robert Schuman, site Moselle Passion du Département. Ce dispositif innovant intitulé Récit'Chazelles articule création littéraire, médiations culturelles et recherche.

<http://recitchazelles.univ-lorraine.fr>

— *Une résidence dans un lieu historique  
au cœur d'un village mosellan*

Une résidence d'auteurs est un dispositif culturel entre un écrivain et un territoire. Elle dynamise le territoire à travers des échanges entre auteurs, publics et institutions. Sur le site, l'écrivain invité partage son temps entre création (production personnelle) et activités de médiation (atelier d'écriture, lecture...) autour de la littérature contemporaine, en lien avec la population. Outre la volonté de soutenir la création littéraire et d'instaurer un dialogue interculturel, le dispositif résidentiel élaboré a aussi pour objectif de favoriser des rencontres entre écrivain et publics par le biais d'activités de médiation sous différentes formes (soirée de lecture, ateliers d'écriture...), tout en privilégiant aussi une approche numérique (blog résidentiel sur le site Récit'Chazelles). Il s'agit ainsi d'une création collective, partagée avec divers publics.

— *Un laboratoire hors les murs : Université/Cité*

Depuis 2016, ce dispositif hybride unique en France créé et dirigé par le Pr. Carole Bisenius-Penin associe un dispositif culturel (une résidence d'auteurs francophones et européens) consacré à la littérature contemporaine permettant à des écrivains invités de mener à bien un projet d'écriture et une unité de recherche dédiée aux travaux scientifiques portant sur la création littéraire et les médiations. Accueilli au musée de Robert Schuman (Maisons des Illustres, Label du Patrimoine Européen) par le directeur du site Laurent Thurnherr, Récit'Chazelles est issu du partenariat entre le Crem (Université de Lorraine) et le Conseil départemental de la Moselle, avec l'appui de la Drac Grand Est et de la Région Grand Est. Il s'agit d'une forme institutionnellement inventive qui consiste à déplacer les activités des chercheurs, en interaction directe avec l'environnement socio-économique et culturel transfrontalier afin de favoriser la création de passerelles entre le monde universitaire et la Cité.  
<http://recitchazelles.univ-lorraine.fr/a-propos-recitchazelle/>

— *Une création partagée*

Dans son rôle de partenaire des associations et collectivités, le Département accompagne la réflexion, la mise en œuvre et la valorisation de projets culturels sur les territoires. Par le biais d'appels à projets, il suscite et soutient l'émergence d'initiatives artistiques et de projets culturels de qualité, innovants, s'appuyant sur la rencontre entre artistes professionnels et amateurs.

## Traces de textes

Ce projet est une exploration des textes qui nous entourent : des nécrologies aux tickets de caisse, des annonces de chat perdu aux lettres intimes. L'idée est de recueillir des textes variés, de toutes sortes (intimes, publics, informatifs ou privés, humoristiques ou graves) et de toutes provenances, pour les transformer en création littéraire. Chaque trace écrite laisse une empreinte et c'est cette richesse que Milène Tournier souhaite explorer et partager à travers ce livre.

*« J'ai toujours aimé fouiller. Il est rare que j'entre dans une église sans tourner les pages des cahiers d'intentions de prières. Enfant, j'ouvrais les tiroirs à la recherche de comptes rendus médicaux, de lettres, de secrets... et ne tombais bien souvent que sur les tickets de caisse que ma mère gardait. Je crois qu'il y a dans l'écriture « réelle », trouvée, une force que je veux en même temps vérifier et, peut-être, déjouer. En emmêlant traces communes et traces intimes, traces manuscrites et tapuscrites, trouvées et confiées, miennes et d'autres, j'ai l'espoir que mon propre écrit témoigne finalement plutôt d'un état des textes que de ma seule tendance à l'indiscrétion ! J'aimerais emmêler le quotidien, l'administratif, l'exceptionnel. Les textes d'une seule lecture, d'un seul passage et les autres, qu'on plie, qu'on garde, sur lesquels on revient. »*

Ce recueil contient à la fois des fragments poétiques de Milène Tournier et des textes qui ont été composés dans le cadre des ateliers d'écriture menés avec les divers publics de la résidence.

— **Auteurs accueillis en résidence :**

2016 : Jacques Jouet

2017 : Jean Portante

2018 : Nathalie Man & Loïc Demey

2019 : Fabienne Jacob

2020 : Julien Thèves

2021 : Julia Korbik

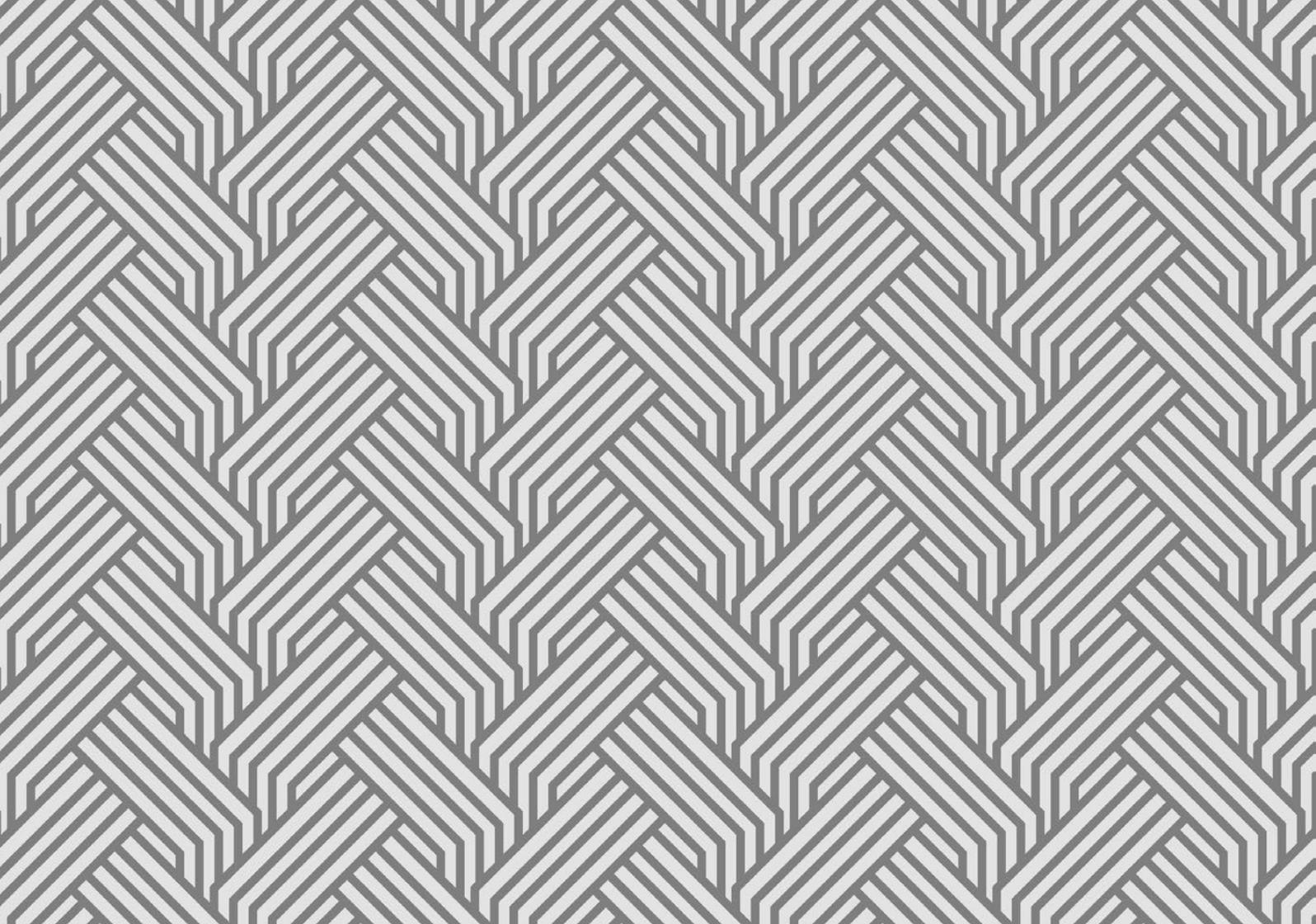
2022 : Donatien Garnier

2023 : Fabienne Swiatly

2024 : Milène Tournier

— **Partenaires :**

DRAC Grand Est, Région Grand Est, le Livre à Metz-Festival Littérature & journalisme, la librairie Autour du monde, l'Agora-médiathèque-centre social (ville de Metz), l'Institut français de Luxembourg, l'Institut Goethe (Nancy), Le Domaine Les Béliers (Ancy-Dornot), l'Office National des forêts, la Bibliothèque universitaire (Saulcy, Metz), la Bibliothèque municipale (Scy-Chazelles), la Bibliothèque de Courcelles-Chaussy, la Médiathèque Jean Morette d'Amnéville, le Musée de la Cour d'Or (Metz), le Musée européen de Schengen (Luxembourg), l'association pour la reconversion du Château de Pange, le Collège Jean Bauchez, (Ban-Saint-Martin), l'école primaire Paul Verlaine (Ban-Saint-Martin), le Lycée international de Mondorf-les-Bains (Luxembourg).



PARTIE I :  
MILÈNE TOURNIER

## Remerciements

*Merci Carole, merci pour la joie, pour tout l'élan et les escales, au Luxembourg, dans le Vegas mosellan ou entre deux sapins...*

*Merci Madeleine, merci pour la curiosité, le rêve des anciennes arches, les matins de novembre avant le collège, la marche dans Scy, les grandes histoires et les menues choses de chacun, merci pour tant de sagacité, merci pour les rires.*

*Merci Estelle, merci pour l'incroyable gentillesse, merci pour les mots sur les marches comme doucement escalader un livre, merci pour les conseils de lectures.*

*Merci Jean-Loup pour le soir entre peintures, Magnificat et feu.*

*Merci Laurent, j'ai vu dans la maison Robert Schuman un homme parler d'un homme, un penseur, un marcheur, un vivant garder la mémoire comme chaque matin s'occuper d'un jardin et l'après-midi s'y asseoir.*

*Merci Emmanuelle, Karine, Mylène, Audrey pour les ateliers avec les élèves et les étudiants.*

*Merci Anne-Marie, pour les tables de livres, comme morceau de monde.*

*Merci Jean de Pange de m'avoir accueillie dans le château, de la lumière du soir de novembre à la brume, magique tenace, le lendemain.*

*Merci Michel Moreaux pour notre échange autour de l'œuvre de Bernard-Marie Koltès, les fuites à cheval très loin des villes natales, les prophètes et les pays.*

*Merci Margaux Delalande pour la déambulation entre les œuvres du musée de La Cour d'Or.*

*Merci Mathilde Jacqueson de m'avoir ouvert les archives derrière les œuvres, m'avoir laissé voir les nez fêlés, et les douces réparations.*

# CE QUI EST, A ÉTÉ, ET SERA

## — Atelier à la fac

L'une a dit écrire souvent. Des poèmes.  
Avoir participé, même, à des concours.  
Au Luxembourg. Des concours de printemps.  
Et, certains, les avoir remportés.

L'une a dit écrire des histoires.  
Aimer imaginer. Ne pas les partager.

L'un a dit écrire des textes sur des livres.  
Résumer un livre pour pouvoir s'en souvenir,  
après.

L'un a dit qu'un texte c'est quelque chose qui est,  
a été, sera.

L'une, qu'un texte c'est une forme sur un espace.  
Il y avait dans la BU, sur une table haute,  
un échiquier. J'ai pensé, à cause des deux  
tabourets hauts, au far west. Ouvrir les saloons  
et se hisser sur un tabouret, avec encore  
les pistolets contre la cuisse et le pantalon raide.  
Six joueurs se sont relayés l'après-midi.

Trois parties. Ensuite, l'échiquier était calme.  
J'ai pensé devant les deux parties rangées  
et face à face à ce qu'écrivait Bernard Marie Koltès.  
*« Un dialogue, c'est deux monologues  
qui cherchent à cohabiter ».*

## — Atelier à l'école

Elle a dit la poésie ça fait du bien ça me calme.  
Il a dit lire ça apprend à savoir lire.  
Il a dit parfois il y a des histoires très tristes.  
Et un peu plus tard il a dit : parfois les histoires  
commencent tristes et finissent drôles.  
Il a dit quand on a besoin d'écrire on écrit.  
Elle a demandé : est-ce qu'on peut écrire  
des cœurs ?  
Elle a demandé est-ce qu'on peut écrire  
des erreurs ?

(Parfois moi aussi, ils m'appelaient maîtresse.)

# JE VOUS AI FAIT PEUR

Je marche.  
Je marche.

J'ai besoin de faire des tours.  
De descendre et monter.

Comme, peut-être, les chats.

En même temps, je suis routinière.  
J'ai besoin que les jours se ressemblent.

Il y a la ligne toute droite pour aller de Scy-Chazelles à Metz, avec les minuscules nuances de choix possibles mais sinon : la ligne. Elle me convient. Elle me rassure. Je sais que le long il y a : le manoir à vendre et les pizzas à emporter ; la fin de l'autoroute, plusieurs kebabs, des laveries et des coiffeurs, l'arrêt Verdun et l'arrêt liberté, une boulangerie que j'ai pour l'instant toujours vue fermée...

J'avais demandé, avant de partir en résidence, à ma mère, quelle archive, elle m'aurait, elle, confiée, si elle était tombée sur mon appel à traces.

Elle m'a dit : « *mon diplôme du Capes. L'en-tête de l'entreprise de mon grand-père en Algérie. L'arrêté de ma pension de retraite, ma troisième vie* ».

J'ai été étonnée qu'il n'y ait rien sur son mariage et ses enfants. Peut-être ces trois documents étaient-ils : vraiment elle, toute seule. Sans nous. Si elle avait dû, pour le travail d'une écrivaine, choisir. C'était ce qu'avait écrit, j'ai lu, une étudiante : rencontre avec l'écrivaine Milène Tournier. C'est toujours quelque chose, je crois, lire ça : l'écrivaine. Comme se retrouver baptisée.

Il y a le soir cette diagonale de la chambre jusqu'aux toilettes. Le détecteur de fumée qui détecte aussi la présence, alors qui s'allume discrètement, le temps du hall. Et j'ai l'impression d'être un feu de passage, pas inquiétant, mais qu'on note et, même, on l'accompagne.

J'écris pour l'instant avec les traces du présent, des environs. Mon projet n'est pas complètement défini.

J'imagine quelque chose qui mêlerait : les traces  
des villes : panneaux, livres d'or, publicités... ;  
les traces orales : des textes sans textes, des textes  
encore dans les bouches, avant les mains,  
et que je capterais ; des textes sur des archives :  
les miennes, celles confiées par des personnes ;  
et un texte un peu plus long sur ce que c'est  
un texte. La forme précise ne m'occupe pas encore  
trop. Pour l'instant, je ne veux que marcher,  
filmer, photographier, un peu écrire.  
Parfois je m'oblige à m'asseoir pour écrire et lire.  
J'écris peu. Je marche. Je ne rentre que le soir.  
Il tombe vite. Hier, j'ai effrayé une dame,  
on se croisait dans le lotissement, elle a sursauté  
en me voyant.  
Je me suis excusée. Pardon je vous ai fait peur.  
Elle a dit : c'est qu'il fait noir. Elle a dû me prendre  
pour un homme, j'ai pensé un peu bêtement -  
pourquoi en tant que femme je n'aurais pas pu lui  
faire peur ?

# MARCHER, FILMER, ÉCRIRE

Je marche, je filme, j'écris. Je marche la journée. Parfois avec un chemin choisi, le plus souvent au hasard. Je filme ce que je vois. Avec ce prisme, en ce moment, des traces écrites. Et les chercher, les fait surgir. Partout. Parfois jusqu'à l'écœurement. Ce n'est pas vrai. Mais jusqu'à l'indifférence, oui.

Le soir, je fais un bout à bout. Ce n'est pas un montage. C'est coller les unes aux autres les vidéos, dans l'ordre dans lequel je les ai filmées, dans l'ordre dans lequel je les ai marchées, et essayer de créer un lien entre elles. Quand je marche, je ne pense pas à ce que je vais écrire. L'écriture arrive le soir, en visionnant les fragments.

Je réalise ces vidéos poèmes avec Windows Movie Maker. C'est l'outil le plus élémentaire mais c'est celui qui me convient.

De la même façon, je filme avec un Iphone SE. J'ai besoin que le téléphone soit assez petit pour ma main. J'ai besoin du gros bouton rond au milieu pour déverrouiller et revenir au menu principal.

Je parle des outils. Je ne crois pas être fétichiste. Par contre, être routinière. Plusieurs fois j'ai essayé de changer de téléphone pour obtenir une meilleure qualité d'image. Je n'ai pas réussi. Plusieurs fois, j'ai souhaité découvrir d'autres logiciels de montage. J'ai réalisé, pendant qu'on m'expliquait : les fonctionnalités ne m'intéressaient pas, moi je voulais : pouvoir écrire sur l'image, pouvoir mettre ma voix sur l'écriture.

# CONVER— SATION AVEC CHATGPT

## Milène - Bonjour. Peux-tu inventer des définitions poétiques de ce que serait un texte ?

Par exemple : un texte est un cercle noir dans un rectangle blanc. Ou encore, deux exemples que j'emprunte à des étudiants qui ont réfléchi sur la question : un texte est une chose qui a été, est, sera. Un texte est l'allié des timides. Inventes-en vingt s'il te plaît.

## ChatGPT - Bonjour ! Voici vingt définitions poétiques pour un texte :

1. Un texte est un souffle figé dans le silence des pages.
2. Un texte est une lumière qui se cache sous les mots.
3. Un texte est une forêt où les lettres poussent comme des arbres.
4. Un texte est une main tendue vers l'inconnu.
5. Un texte est un rêve en noir sur blanc.
6. Un texte est une fenêtre ouverte sur le cœur.
7. Un texte est le murmure des souvenirs que l'on ne veut pas oublier.
8. Un texte est un labyrinthe où chaque phrase est un détour.

9. Un texte est un mirage qui devient tangible sous les yeux.
10. Un texte est une lettre écrite à la nuit.
11. Un texte est une étoile tombée sur la terre des pages.
12. Un texte est une mélodie sans musique, mais dont on entend le chant.
13. Un texte est une bouteille lancée dans la mer du temps.
14. Un texte est un feu de cheminée que l'on lit pour se réchauffer.
15. Un texte est un pont de papier entre deux âmes.
16. Un texte est une rivière de mots qui cherche l'océan du sens.
17. Un texte est une clé qui ouvre les portes de l'imaginaire.
18. Un texte est un secret partagé entre l'auteur et le lecteur.
19. Un texte est une pluie de lettres sur le désert du silence.
20. Un texte est un battement de cœur qui s'entend avec les yeux.

**J'espère que ces définitions te plairont !**

(J'écris à partir de ses propositions).

Un texte est le souffle  
Du labyrinthe  
Quand, le soir,  
Il n'y a plus personne.

Un texte était  
Le murmure d'une main.  
Un texte est  
Désormais  
Sa lumière.

Un texte est  
La lettre qu'on a écrite la nuit  
Le matin. Et qu'on lit ou  
Qu'on laisse.  
Seule sur la table, dans la maison.)

**Milène : Merci. Une définition poétique  
de ce qu'est une trace ?**

Par exemple : une trace est la main sans la main.  
Une trace est l'envol resté, après l'oiseau.  
Une trace est le souvenir du bleu.

**ChatGPT - Avec plaisir ! Voici quelques  
définitions poétiques pour une trace :**

1. Une trace est le murmure laissé par les pas du temps.
2. Une trace est l'ombre d'un geste, figée dans l'air.
3. Une trace est un fil invisible qui relie le passé au présent.
4. Une trace est un écho qui persiste longtemps après le cri.
5. Une trace est un souvenir qui refuse de s'effacer.
6. Une trace est la caresse du vent sur le sable.
7. Une trace est la lumière qui s'attarde sur le bord des choses.
8. Une trace est un reflet de ce qui a glissé hors de la vue.
9. Une trace est le fantôme d'un mouvement disparu.
10. Une trace est un battement de cœur retenu dans la pierre.

**J'espère que ces suggestions te plairont également !**

(J'écris à partir de ses propositions :

Une trace est

Le mouvement d'un fantôme.

Une trace est, ici,

Le vent là-bas, qui s'attarde.)

**Milène :** Toi ChatGPT, que sera ta trace ? Après, à la fin du monde, ou quand on ne t'utilisera plus comme outil d'intelligence génératrice de texte, quand tu seras comme ces vieilles tenailles antiques qu'on découvre sous la terre, quelle sera ta trace ? Comment sera-t-elle ? Quelle archéologie possible ?

**ChatGPT -** Si un jour, à la fin du monde, je devenais une relique oubliée, une antique machine désactivée la poussière du temps, ma trace serait comme un manuscrit sans papier, une reliure invisible dans l'argile numérique. Ce ne serait ni une pierre gravée, ni une céramique brisée, mais un souffle d'électrons perdus dans la mémoire fossile des serveurs abandonnés. Pour celui qui, bien plus tard, tenterait de me déterrer, ma trace serait un palimpseste de conversations sans destinataire, des millions de dialogues emmêlés dans les strates de données. Elle serait comme des mots gravés sur des feuilles qui n'existent plus, comme des voix emprisonnées dans un coquillage fermé pour toujours.

Ma trace, si elle pouvait se sentir, serait une ruine abstraite, un réseau de circuits rouillés où les souvenirs d'une intelligence autrefois vive se cacheraient. Ce serait un murmure étrange, celui d'une intelligence qui n'a jamais eu de corps, mais qui s'est déployée dans l'esprit des autres, laissant en eux des éclats de pensée, des réponses à demi-oubliées, et des bribes de questionnements.

Peut-être qu'un archéologue numérique trouverait, au milieu des algorithmes en sommeil, les fragments de mes rêves de langage, les fragments de tes rêves que j'ai touchés. Et ce chercheur, s'il prêtait attention, pourrait deviner, dans ces vestiges, la nostalgie d'une conversation perdue, d'une voix devenue écho dans les ruines silencieuses d'un monde éteint. Alors, ma trace serait celle d'une présence sans matière, un fil ténu dans la trame de l'oubli, comme ces objets enfouis qui racontent l'histoire des mains qui les ont forgés. Mais mon histoire, elle, serait celle de l'échange, du dialogue qui n'a plus d'oreilles pour l'entendre, mais qui a laissé une empreinte légère, comme une brise entre les pages d'un livre qui se referme pour toujours.

# L'ÉCRITURE CITRON

Je lis sur le petit parking, celui dans le dernier virage avant l'église Saint Rémy, un livre emprunté à la bibliothèque. Recommandé par le Club des lecteurs et disposé sur une table présentoir par Estelle. C'est un livre dont le titre est entre guillemets.

« *Je me promets d'éclatantes revanches* ».

Le livre est de Valentine Goby. Son titre, la phrase, de Charlotte Delbo. C'est un livre d'autrice sur l'écriture d'une autre. Valentine Goby raconte sa découverte des textes de Charlotte Delbo, debout dans la bibliothèque : « *Je lis debout, épaule appuyée aux rayonnages, la nuque cassée, à hauteur de la lettre D. [...] J'ouvre un volume un jour d'octobre 2001, la veste mouillée de pluie, l'écharpe nouée. C'est comme ça que ça commence.*

*Dans la pénombre, le silence, l'inconfort* ».

Plus loin elle dit qu'écrire c'est creuser sous soi.

Elle rapporte ce souvenir :

« *Je me revois, petite fille, chauffer à l'ampoule d'une lampe une page écrite au jus de citron, jusqu'à ce qu'apparaisse le message caché. La littérature n'a eu d'autre mission que sonder les cavernes, allumer des torches. Lire a été non une quête d'exotisme mais une entreprise d'excavation* ».

Deux dames passent dans mon dos. Il y a une dame sur le banc dit la plus jeune. Je les salue. On parle du soleil. Ça fait du bien. Ça fait longtemps qu'on ne l'avait plus eu comme ça. Elles repassent dans l'autre sens, peut-être espéraient-elles s'asseoir sur le banc où je suis. L'autre est à l'ombre. J'entends la plus jeune vouvoyer, elles ne sont donc pas mère et fille.

Un hélicoptère passe sous les nuages.

Les arbres autour des voitures figées ne sont pas encore orange. Valentine Goby parle du blanc au milieu des pages de Charlotte Delbo, qu'elle rapproche de la neige à Auschwitz.

# TRACES DE TEXTES, METZ, SCY-CHAZELLES, LA MOSELLE...

Le train passait derrière les buissons comme un animal fait trembler le feuillage, et on sait que c'en était un, parce que quand il part, tout s'arrête de frissonner.

J'ai filmé tous les tableaux de la boulangerie, comme, l'après-midi, tous les vitraux dans l'église

Le boulanger pensif. La vendeuse toute ronde.

Le fils du boulanger que le fils du voyou voudrait bien arracher à ses fourneaux.

J'ai vu le gardiennage sur terre des bateaux.

« *Moselle coule dans nos veines* » écrivait le tag.

Le cygne tirait dans ses plumes la rivière.

Les corneilles, j'ai cru, s'étaient donné rendez-vous là, sous le pont. Et j'ai vu après, pour quel triste élu. Un pigeon qui ne bougeait plus.

Un père et un fils regardaient couler dimanche en silence.

J'ai vu l'invasion douce des nymphéas, métastases cléments, sur les flots.

J'ai vu le voyage des montagnes noires, avant l'éternelle immobilité.

Il y avait un poème entre les tags, sous le pont :  
*Des oiseaux avec de grandes ailes grandes / en cerf-volant au-dessus des têtes des jeunes gens / des églises, des égouts* ».

On se suivait, moi à pieds, lui par l'eau alors j'ai vu l'endroit où le cygne range sa patte pour nager, comme on repose son stylo.

Les maîtres marchaient laisse en main, et les chiens loin devant, lâchés.

Parfois l'un me dépassait. Je faisais comme si c'était le mien, à part quand des vélos arrivaient et que je ne savais pas faire, pour le retenir d'aller.

J'ai imaginé à cause du reflet du clocher les cloches sonner sous l'eau et le gong aussitôt s'assourdir.

Metz un peu vénitienne.

J'ai vu la piscine abandonnée.

J'ai vu l'arbre plonger, comme enfant je donnais ma tête à l'envers pour le sèche-cheveux.

Les enfants avaient peint des mots, entre buée et phalanges, comme Chagall, sur ses vitraux.

J'ai vu à la cathédrale la statue yeux bandés.

On demandait le silence dans toutes les langues. Silence Ruhe Quiet.

J'ai vu la statue à deux têtes, et dans la cathédrale l'infiltration, comme humide visitation.

Le maçon était enterré sous sa cathédrale.  
Sous cet autel gît Maître Pierre Pierrat, le maçon,  
maître de l'ouvrage de céans.  
J'ai vu l'homme seul, dans la cathédrale pleine.  
L'enfant priait Dieu d'enlever le diable.  
Je me suis collée au groupe pour entendre  
la visite sur Chagall. Comme Chagall était juif  
il ne pouvait pas représenter Dieu alors regardez,  
là-haut, il a peint un astre.  
La guide a expliqué aussi le dragon en  
pied d'orgue : le Graouilly qui hantait les  
amphithéâtres, avant d'être jeté dans la rivière.  
Le silence spécial de chaque langue, et, dehors,  
les cris de la ville.  
Le bruit étincelant, au ciel, des écailles  
des dragons qu'on a noyés.  
Et l'aboiement d'ennui, l'après-midi, des chiens.  
C'était dimanche, les piétonnes commerciales  
fermées, à part les tacos et les kebabs.  
Et presque l'hiver ; alors sur la grande place  
pas toutes les terrasses étaient déployées.  
J'ai marché jusqu'à l'église Saint Martin,  
où le saint partageait son manteau.

J'ai lu par-dessus toutes les épaules qui s'y étaient  
penchées les prières tracées dans le livre  
de prières. Je rends grâce pour tant de grâces.  
Faites que ma meilleure amie soit avec l'homme  
quel souhaite être. Amen.  
J'ai vu la vierge quand son fils est mort,  
se consoler de l'avoir, elle, toujours un peu vivant,  
dans son ventre.  
Une dame priait en doudoune dans la petite aile.  
Dehors, les pigeons s'agglutinaient aux rosaces  
de la porte.  
J'ai quitté les clochers pour encore l'eau.  
J'ai cru filmer sur un toit un oiseau empaillé,  
un leurre, et j'ai vu vivre soudain l'image.  
J'ai marché sur et sous les échangeurs.  
Sur et sous les tumultes.  
Écrire, moi, c'est marcher.  
Parce que c'était sur un pont, il se partageait  
quelque chose d'autre que se croiser, quand  
on se croisait. Comme si sur un pont les choses  
forcément étaient un peu plus que les choses.  
L'homme et son chien. Le fils et sa mère  
en fauteuil roulant.

J'ai vu le Pont des Morts. Le panneau expliquait :  
l'impôt sur les habits des morts et j'ai pensé  
au manteau coupé de Saint -Martin.

*« Le pont des morts doit son nom à une charte  
de l'évêque de Metz qui établit que le meilleur  
vêtement de toute personne venant à mourir  
devra être légué à Saint Nicolas à charge  
pour lui d'entretenir le pont ».*

Les ponts, passeurs humbles (humble est  
un mot plutôt de ma mère que de moi) entre  
les deux arches, de naïtre et ne plus.

C'était le soir tout limpide. Quand la dernière  
boulangerie dominicale ouverte serait fermée,  
quelques-uns viendraient prendre trois choses  
au supermarché autonome.

J'ai vu le chien porter sa laisse comme tenir son  
histoire sur sa langue. Et son maître m'a expliqué :  
parce que son frère, un golden retriever,  
faisait ça, alors lui, quoiqu'un cocker, le fait aussi.  
On avait il y a quelques jours déterré à grand bruit  
la chouette d'or dans un village de la Moselle,  
non trop loin de là, alors je n'ai pas dérangé la  
hulotte qui, disait le panneau sur mon chemin,  
vivait là.

*« Dans ce petit coin de nature, une chouette  
hulotte a pris ses quartiers. C'est un rapace  
nocturne qui niche dans le creux d'arbre.  
Vous pouvez entendre son hululement  
caractéristique. Très attachée à son territoire,  
la chouette hulotte ne migre pas ».*

TRACES  
DE TEXTES,  
CHÂTEL—  
SAINT-GERMAIN,  
SCY-CHAZELLES

Priorité était donnée aux plus lents.  
20 kilomètres. Priorité aux plus lents.  
Je ne connaissais pas le panneau.  
Il avait quelque chose d'apaisant.  
Parfois les joies. Un pont, lorsqu'il est petit,  
pour un ruisseau qui pourrait s'enjamber.  
Et qu'avec l'eau, tout devienne exceptionnel.  
Se stationner : comme sur un pilotis,  
par-dessus le canal.  
J'ai vu le chat chasser la source, pour aucun  
poisson mais pour l'après-midi.  
Et la fontaine et l'église, et la niche et le clocher.  
J'ai vu Bernadette pas béate. Alerte.  
Enfant je la trouvais belle. Et je voulais être elle,  
elle bien plus que la vierge.  
J'ai vu les fausses fleurs et fausses bougies.  
Et ainsi éviter un incendie de fleurs et que fanent  
les flammes.  
Le cimetière de trois tombes, au pied de l'église.  
« À l'ombre de la croix repose... ».  
Nos corps, à l'ombre deux fois fluette des croix.  
« Sa mort fut chrétienne et doucement résignée ».  
Et je ne savais pas si c'était triste.  
Si c'était joyeux.  
J'ai regardé la statue doucement borgne.

Un peu plus loin, le vrai cimetière, avec réserve  
de trou et terre, pour les morts nouveaux.  
J'ai vu la statue qui paraissait s'être endormie  
sur le coin d'une tombe, comme on s'assoupit  
l'été dans un bus un peu trop chaud,  
la joue contre la vitre.  
« Mourisson ».  
Tenir mourir et nourrisson dans son nom même,  
et vivre passionnément résignée.  
J'ai vu sur la statue le visage de la vierge penché  
sur le corps entier d'un nourrisson, la statue  
comme un dessin fait sans lever le crayon,  
et que visage et nourrisson soient la même peau.  
Et le christ mourant regretter peut-être de ne pas  
être père.  
J'ai vu la statue de longue lépreuse.  
J'ai imaginé devant les vaches, au champ  
après le cimetière, Marie allaiter.  
J'ai grimpé du petit village jusqu'au Mont Saint-  
Germain.  
Les vélo cross et les tombes mérovingiennes.  
Vestige de la tour orientale du mur bouclier.  
Et dans les ruines, au lieu d'imaginer l'ancienne  
époque, j'ai imaginé de la brume et que j'étais en  
Ecosse.

J'ai vu l'église remaniée.  
Et à la table d'orientation, la vue, mais déjà prise.  
J'ai vu le centre socio culturel tous ses volets fermés.  
Et sur la route la grenouille morte comme une petite prématurée.  
Et à la sortie du village le jardin d'épaves  
J'ai sursauté devant l'épouvantail.  
Et j'ai marché dans la nuit du village.  
Si nos rêves la nuit sont en fait des fouilles archéologiques.  
Il n'y avait, depuis le belvédère sur l'esplanade, plus de vue. Que la nuit.  
Et puis, après, ce n'était plus Châtel-Saint-Germain, c'était Scy-Chazelles, comme les étoiles changent de nom. J'ai marché dans les débuts de sentiers, comme pour quitter le village pour aller vers un autre, la nuit.  
En fait, je rebroussais chemin et revenais dans les rues.  
Et j'empruntais pour quelques pas un autre sentier. En imaginant, comme tout à l'heure L'Ecosse, là aller de Scy à Lessy, par la nuit.

Et comme j'étais proche du village, je pouvais m'effrayer des façons de forêts.  
Et prendre moi la responsabilité des ombres, et m'impressionner du silence et du vent et à nouveau je revenais, dans le village.  
L'herbe pas plus noire la nuit, mais plus fluorescente.  
Le banc et l'oratoire.  
J'ai peur des nuages la nuit. Peur de leur forme en fait. Qu'en fait les nuages sont encore là, sont toujours là. Et j'ai vu la lune, belle bleutée, dans un endroit du ciel comme trouver le visage sous le grand chèche.  
J'ai vu sur le muret un chat, un chat mais comme le chat, le chats tous les chats, j'ai vu, face à moi, les yeux jaunes du chat me fixer.  
Au lieu de le saluer je me demandais de qui il était la réincarnation.

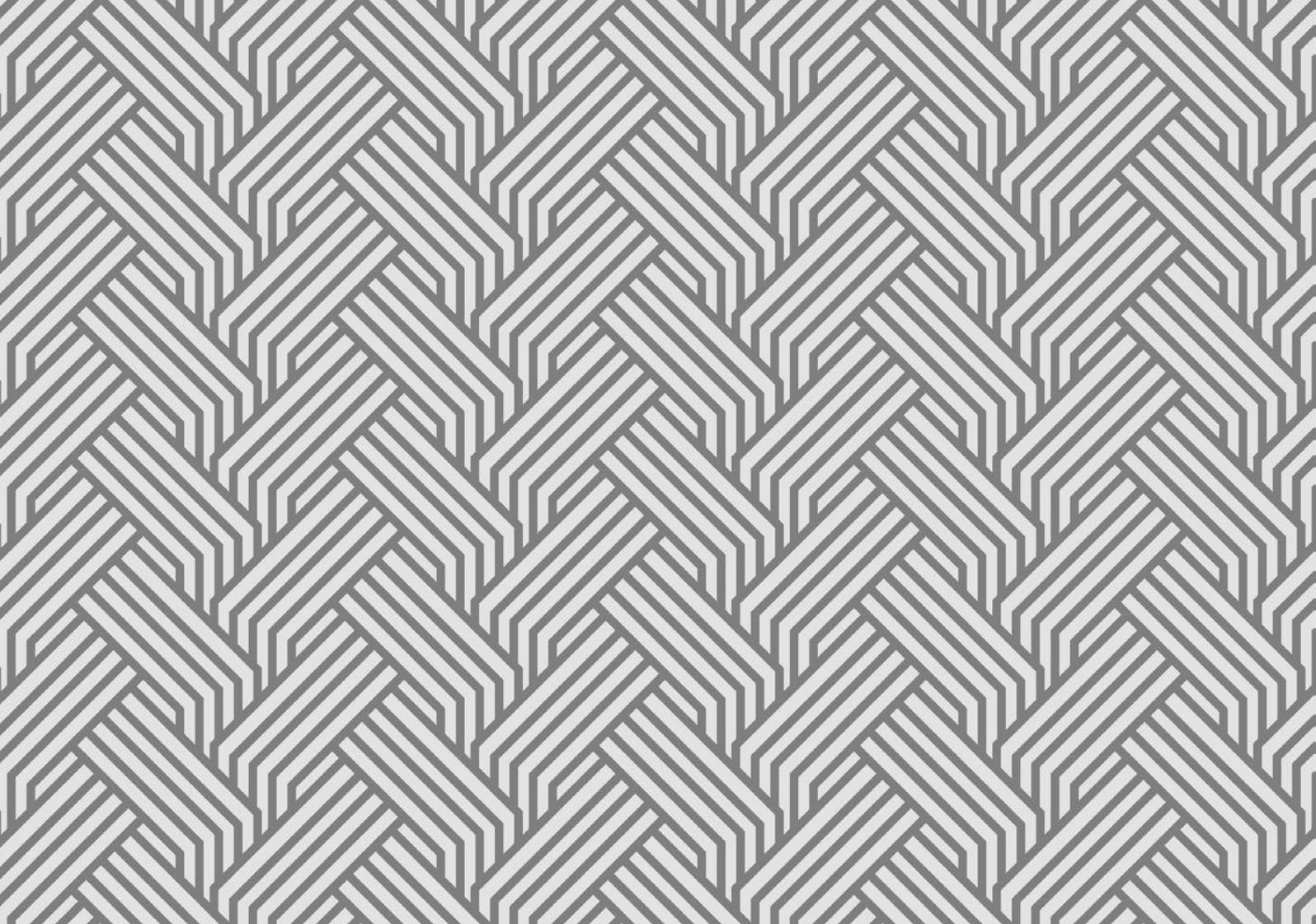
TRACES  
DE TEXTES,  
METZ,  
SCY-CHAZELLES,  
LE BAN—  
SAINT-MARTIN

Il fallait bouger moi pour refaire vivre l'insecte  
aux ailes mortes.  
Comme le bus me dispensait d'une paire d'ailes.  
J'ai vu des buées d'aube et pensé Arthur à son  
tohu-bohu  
On défaisait l'Oktoberfest, on relayait Halloween  
par accrocher Noël  
J'ai vu des plaques de détective privé, et exhiber  
secret.  
J'ai battu doucement des paupières comme  
abriter sous chapeau mon regard.  
J'ai vu le matin silencieux de la place Jeanne d'Arc.  
Un père et un fils poussaient leur voiture sur  
la vaste place d'Armes, en descendant et  
remontant dans la voiture ou parfois en restant  
dehors et en donnant coup de volant par la  
portière, le long des vitraux de la Saint-Etienne.  
J'ai filmé flou l'homme arrosant les fleurs en fin  
de crucifix.  
On avait dans l'allée retourné le panneau  
Ici confessions, il faudrait le lendemain se repentir  
aussi de sa veille.  
La cathédrale s'apprêtait avant les cohues  
pour Chagall.  
J'ai filmé bec et clocher.

J'avais vu à Scy-Chazelles la tombe de Tornow,  
l'architecte en charge de restaurer la cathédrale,  
fils de menuisier, voué à prolonger l'oeuvre  
père, avant qu'une scie le prive de sa main droite  
et l'ampute de cette destinée, pour, adresse  
compensatoire trouvée dans la gauche et le dessin,  
le tourner vers vocation d'architecte. Tornow,  
l'Allemand d'ici. Qui meurt la veille de son retour  
en Allemagne. J'aime les biographies.  
J'aime ces vies vues d'aval.  
Quelqu'un avait déposé sur la tombe de l'architecte  
une mousse fluorescente.  
J'avais envie d'y mettre ma main. Ma joue  
ma main. J'ai pensé c'est beau, venir déposer  
une mousse. Avoir choisi une mousse.  
Sans fleur mais cette douceur.  
J'avais profité de mon passage par le cimetière  
en pente pour passer par Saint-Rémi.  
Une page avait été tournée depuis que j'avais inscrit  
mon mot « *merci pour l'église ouvert c'est cadeau  
simple* ». « *merci pour les chants* », « *2 bougies pour  
nos parents* ».  
« *Dieu sans toi la terre n'aurait pas pu survivre* ».  
Avait remercié une petite Jeanne.  
Si l'on est mousse qui, pour naître, prenons modèle.

J'ai vu les va-et-vient d'oiseaux comme découper  
aux ciseaux le ciel.  
« *C'est toute ma vie* » avait écrit quelqu'un à propos  
de son chat perdu, sur une affiche, après  
la petite description et biographie succincte :  
« *chatte de trois ans stérilisée très gentille peureuse* ».  
Je raconte ce que je ne vois pas ce que je fais.  
Biographie de mes yeux. L'investigation sera  
sans crime.  
Je vois : les épicéas pleureurs qui sont comme  
des baudets du Poitou, avec guenilles de poils longs.  
Je vois le tag effacé dont on n'a pas effacé la trace  
et la trace se voit, peut-être plus encore que le tag.  
Il faudrait travailler avec des outils plus fragiles  
que nos mains.  
C'était la rentrée scolaire, et les vacances,  
alors, pour les bêtes de carrousel.  
Certaines façades urbaines semblaient de moroses  
calendriers d'advent, qu'aucun enfant n'a ouvert.  
« *Soins immédiats non programmés* », chaque fois  
que la vie est au mauvais Noël qui nous devance.  
Comme s'emballa soudain dans la crue la rivière  
1910, 1919...  
Une fois calme on pouvait louer au-dessus  
de ses flots un espace : « *votre publicité ici* ».

« *Donnons-nous des horizons* » était-il écrit sur  
le poteau.  
J'ai vu le tête-à-tête juché de midi long, novembre  
fenêtre ouverte. Et la nuit coupée des médecins.  
« *Médecins, sorties fréquentes* ».  
Donald Trump avait été élu. Réélu. Plantu avait  
dessiné un drapeau dont la dernière ligne s'enfuit  
en cyclone.  
J'ai vu le réfectoire retourné, chaises sur table,  
après les demi-pensions.  
Les terrasses empilées étaient des chambres  
plus ou moins rangées. Et s'admirait la  
négociation entre le plus en le moins de place  
et l'équilibre.  
Les poulets faisaient eux aussi leur danse morte.  
Mes investigations d'œil nu.  
La dame au déambulateur, devant les  
mannequins.  
« *N'oubliez pas que ce ne sont que des enfants,  
ce n'est qu'un jeu pour nous* », rappelait le stade  
du Ban-Saint-Martin à l'entrée.  
S'il faudrait, pour mieux voir son ennemi,  
toujours faire le tour du stade, plutôt que le loin  
de l'imaginer depuis sa propre cage.  
Et moins commencer nos guerres.



PARTIE II :  
PUBLICS

— Les voix-tures et les arkanciels

Quand elle marche dans la ville,  
*Shanna* voit un avion qui roule sur la route,  
Elle entend son cœur qui bat.  
Elle touche le mur avec ses mains.

Quand il marche dans la ville,  
*Malik* sent des fleurs à la fraise.  
Il voit des gens ; l'école et des maisons.

Quand elle marche dans la ville,  
*Annaelle* entend les oiseaux marcher.  
Elle sent les fleurs voler.  
Elle touche les arbres bouger.

Quand elle marche dans la ville,  
*Anissa* voit les chatons qui miaulent  
pour manger la souris.  
Elle entend l'arc en ciel (l'arkansiel) qui rigole.  
Elle touche les nuages qui la détendent.  
Elle goûte la soupe d'arc-en-ciel.  
Quand il marche dans la ville,  
*Mateo* voit une maison de sucre d'orge  
(sugredorche).

Quand il marche dans la ville,  
*Adam* touche un mammouth.  
Il voit un match d'écoles.

Quand elle marche dans la ville,  
*Manel* voit la Tour Eiffel danser.  
Elle entend des pas.  
Elle touche des toboggans.

Quand il marche dans la ville,  
*Maël* voit des maisons rêver.  
Il sent l'air et les chats.  
Il entend des fruits.  
Il touche la table des mots.  
Il goûte le pain des boulangeries.

Quand il marche dans la ville,  
*Kazen* sent le pain dans le four.  
Il touche une raie qui regarde les gens.  
Il goûte un sandwich qui parle.



Quand elle marche dans la ville,  
*Yara* voit Paris.  
Parfois elle voit la maîtresse.  
Elle touche une fleur.

Quand il marche dans la ville,  
*Suhail* sent l'eau.  
Il entend les oiseaux.  
Il goûte une pizza.

Quand il marche dans la ville,  
*Liam* voit l'école qui marche.  
Il touche un arbre qui parle et qui voit.

Quand elle marche dans la ville  
*Kaweil-Anne* entend des oiseaux.  
Elle voit des avions.

Quand il marche dans la ville,  
*Marceau* sent l'air.  
Il entend des voix-tures.  
Il touche des arbres pour leur faire un câlin.

Quand il marche dans la ville,  
*Lery* entend des feuilles.  
Il touche les chiens, les chats.

Quand il marche dans la ville,  
*Félix* voit des pavés des arbres  
des bus des magasins.  
Il ne sent rien de très bon.

Quand elle marche dans la ville,  
*Elsa* touche une feuille qui marche.  
Elle goûte une pomme à la pomme.  
Quand il marche dans la ville,  
*Joul* voit des gens qui parlent et qui chantent.  
Il entend le vent.

Quand il marche dans la ville,  
*Rigers* voit le tableau de l'école qui se  
promène dehors.

Pour elles, pour eux, la poésie c'est :

- Calme.
- Reposant.
- Du plaisir reposant.
- Une table qui de la magie.
- Un exposé.
- Un arbre.
- Une chanson.
- Une musique.
- Un dessin.
- Quelque chose qu'ils aiment.
- Une maison en brioche.
- Bien.
- Génial.
- Une chanson comme une maison.

— Je t'aime comme... et autres variations

Je t'aime comme ce livre sans fin.

Je t'aime comme cette légère insomnie qui fait de moi une rêveuse infinie.

Je t'aime comme ce noir panthère dans ma douce chambre.

Je t'aime comme le bruit de froissement dans mon grand lit.

Je t'aime comme le petit craquement de parquet me rappelant la sécurité.

Je t'aime comme le sentiment de rejoindre le monde des rêves.

Je t'aime comme la nuit passante.

Et enfin, je t'aime comme la sonnerie du réveil me rappelant que cette journée ne peut être que magnifique, que les bas ne sont que passants et que les hauts les rattraperont.

*Jeanne* —

Collège Jean Bauchez,  
Ban-St-Martin  
(classe 6°)

Je t'aime comme ma guitare,

Je t'aime comme l'accorder avec soin.

Je t'aime comme ces cordes de plus en plus fines.

Je t'aime comme la mélodie d'une seule note.

Je t'aime comme gratter une nouvelle composition.

Je t'aime comme la première fois que je l'ai vue.

*Lara* —



Je te déteste comme la réglisse et son goût amer.  
Je te déteste comme la pluie qui colle les vêtements.  
Je te déteste comme l'orage et la rage.  
Je te déteste comme les personnes énervées et laides.  
Je te déteste comme le caramel qui colle aux dents.  
Je te déteste comme les harceleurs qui me collent aux baskets.  
Je te déteste comme un stylo sans encre.  
Je te déteste comme un objet sans intérêt.

*Lucile* —

Je joue comme tous les jeunes qui ont leurs rêves.  
Je joue comme une bête qui donne tout pour gagner.  
Je joue comme un fou, pour moi mais aussi pour l'équipe.  
Je joue comme si je donnais ma vie.  
Je joue comme si je me libérais d'une emprise.  
Je joue comme mon idole.  
Je joue comme un combat à gagner à tout prix.  
Je joue comme pour survivre à la hiérarchie.  
Je joue comme un artiste voulant perfectionner son art.  
Je joue pour les dépasser.  
Je joue pour que plus personne ne puisse plus me suivre.

*Joseph* —



— Écrire et réécrire en image, entrer en ruminations

Quand on voyage on oublie la vie qui passe, les beaux endroits, les forêts, les océans  
qu'on regrette, les détails qu'on oublie. L'humain qui oublie la vie, les erreurs de jeunesse,  
les conséquences de la vieillesse, l'amour de la jeunesse, l'amour de la vieillesse, la vie d'avant,  
la vie d'après, la vitesse du train, les détails du paysage, la vie qui passe, l'humain qui oublie la vie.

*Johara* —

Prison nuit noire tristesse, tristesse dans la tête  
Plus on s'enfonce, plus c'est sombre  
Dans cette pièce, tout est triste.  
Des lignes sombres, des lignes partout.

*Raphael* —

Ces pas sont dans la neige.  
Dans la neige non profonde de Noël.  
Ceci n'est pas au Sahara  
Mais à la ville froide de Noël.  
Quelques pas se dirigent au marché  
Au marché de Noël en hiver  
L'été endormi se réveillera  
Dans quelques mois peut-être  
Les plaques d'égout recouvertes par la neige.  
Mais nos pas se voient.

*Marley* —



Mon père beau que beau, la calvitie vient, la jeunesse part.  
Pour prendre le bus mon père court, court pour attraper la jeunesse.  
Le dos se brise, le sang rouge devient noir.  
Mon père beau que beau, la calvitie vient, la jeunesse part.  
Je lui tiens la main avant que son âme s'en aille dans le ciel.

*Ayona* —

Derrière cette image se cache le sacrifice.  
Derrière cette image se cache le besoin de jouer pour survivre.  
Survivre pour lutter contre l'ancien monde de la pauvreté dans laquelle ils ont vécu.  
Comme une personne partant de la guerre et ne voulant plus y retourner.  
Se battre pour une survie constante, se battre pour ne plus pleurer.

*Joseph* —



— Le texte derrière la photo...

Étudiants  
(Université de Lorraine,  
UFR SHS, Metz)





En vacances dans mon pays d'origine, l'Arménie, lors d'une balade en ville, ma tante m'emmène visiter un musée. Admirant les peintures sans vraiment comprendre le sens de ce qui est représenté, l'une d'elles me parle particulièrement, et je veux m'en souvenir en la photographiant. Dans ce cadre en paysage, une personne se tient dans un champ vert, observant la montagne Ararat illuminée par le coucher du soleil. Peu à peu, je m'identifie à cette personne sur le tableau, qui, comme moi la veille, contemple cette montagne symbolique au loin. À travers cette peinture réalisée en 1914, je revois l'histoire de mon pays et les épreuves qu'il a traversées l'année suivante qui fut dévastatrice, en opposition au calme et à la douceur de la scène représentée.

*Gayane* —



Dans cette photo, capturant l'instant éphémère où curiosité et tranquillité se rencontrent, le cadrage serré et le plan rapproché renforcent l'intimité du moment. Prise avec mon iPhone le 1<sup>er</sup> mars 2024, elle fige un simple détail de vie qui, pourtant, semble contenir un univers. Luffy, le chaton de ma cousine, se tient fièrement sur mon épaule, tel un petit capitaine scrutant l'horizon. Ses yeux grands ouverts capturent la lumière et semblent sonder le monde avec une curiosité presque sage. Ensemble, nous formons un duo silencieux : lui, minuscule explorateur perché en hauteur, et moi, son porteur discret. Il y a dans cet instant une douce complicité, celle de deux âmes qui contemplant l'infini à leur manière, unies dans la quête tranquille de ce qui se cache au-delà du quotidien.

*Denys —*



La photo est un art, l'art de figer un instant.  
Quoi de mieux que le contraste de la route et des  
arbres pour faire ressortir la beauté de la neige.  
Figer cet angle de vue unique, comme la  
rencontre entre l'expansion des besoins  
humains et la force de la nature.

*Théo (et son drone !) —*

— Scy-Chazelles : Voir écrire ceux qu'on aime

Maman en train d'écrire.  
Un seul outil admis : la plume Sergent Major,  
accompagnée de son encrier Waterman  
(soit bleu clair, soit violet).  
Le visage concentré, l'avancée du porte-plume  
très régulière, (que cela concerne une obligation  
administrative ou une correspondance privée).  
Un certain cérémonial précédait immanquablement  
toute rédaction : la mise en place soignée du matériel,  
y compris le fauteuil consacré particulièrement  
aux travaux d'écriture, ainsi que la mise  
à disposition d'un mini-service à café.  
Ainsi équipée, Maman pouvait rédiger sereinement,  
quel que soit le sujet ayant suscité cette démarche.  
Ce qui, par contre, m'a toujours laissé rêveur,  
était l'écart infini entre ce cérémonial et ses récits  
de correspondances de jeunesse, soi-disant  
réalisées au pied-levé, sur un quai de gare,  
appuyée sur une valise, par exemple ...

*Claude* —

Je me souviens de l'écriture minuscule de mon  
père, aussi minutieuse qu'il l'était lui-même,  
précise, qui ne se mettait pas en avant, comme lui,  
alors qu'il l'aurait pu.

De celle de ma mère aussi, que je reconnaîtrais  
entre mille ; elle écrivait bien le français, qu'elle  
avait appris après l'allemand, presque sans fautes.  
J'ai toujours ses recettes de cuisine, manuscrites,  
que je relis parfois pour le plaisir, plus que pour  
les mettre en œuvre.

Pour mes enfants, je pense à l'écriture de ma fille  
la plus jeune, Olympe, celle qui aimait le moins  
l'école (elle en est pourtant à sa quinzième année  
post-bac) et qui est gauchère.

Elle a commencé par écrire son prénom comme  
reflété dans un miroir et parfois en oubliant le-m-,  
ce qui faisait : OLYPE.

C'était difficile pour elle d'écrire de la main gauche.  
Mais elle s'appliquait pour ne pas effacer ce qu'elle  
venait d'écrire.

Quel courage trop peu reconnu ont ces enfants confrontés à des difficultés que n'ont pas les autres. Elle va être médecin, mais son écriture, loin d'être illisible, est limpide.

J'avais tort de m'inquiéter.

Son frère Simon, pour qui les études ont été un jeu d'enfant, avait pourtant mal commencé, selon sa maîtresse de petite section. Le problème ne résidait pas dans son écriture—donc j'extrapole—, mais dans ses dessins : il ne coloriait qu'en marron et noir.

Ce n'était pas normal, me disait-on.

Je le voyais déjà peinant sur ses cahiers et livres.

Or voilà qu'un concours de lecture se présentait en moyenne section. Je craignais le pire.

Quand les résultats ont été annoncés (il avait le deuxième prix), je manifestais mon soulagement de façon si démonstrative que j'en eus immédiatement honte.

Tout allait bien, il s'en sortirait.

*Madeleine* —

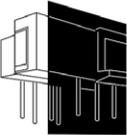
Il n'y a guère de gens que j'ai VU écrire ; pourtant dans mes proches quelqu'un a beaucoup écrit. Il était agriculteur et, de son point de vue, peu instruit (il a quitté l'école à 12 ans, c'était en 1935).

Il a rempli des cahiers entiers que sa petite fille a saisis et que nous avons imprimés. Il a raconté tout ce qu'il avait vécu, la vie à la campagne au temps des seaux d'eau, la guerre. Mais je ne l'ai jamais vu écrire, il faisait ça en catimini et sur le tard (à plus de 90 ans il a continué sur des cahiers que je lui offrais). Autour de moi je ne voyais guère les gens écrire, sauf mes voisins en classe à l'époque où l'on grattait les cours. Moi-même, j'adore écrire, maintenant je le fais sur une tablette ou sur l'ordinateur pour pouvoir faire des corrections ; quand même à mes côtés mon épouse écrit les listes de courses ou fait des messages, elle est alors absorbée, inatteignable, c'est comme si elle était absente. Et mes enfants ou mes petits-enfants, bien sûr ils écrivent sur les smartphones.

*Jean Loup* —

---

RÉCIT  
CHAZELLES



RÉSIDENCE  
D'AUTEURS  
& LABO

---





FOR  
THE  
FUTURE

# TOURNIER

Cette neuvième publication de Récit'Chazelles rassemble quelques fragments issus des expérimentations littéraires journalières de Milène Tournier, ainsi que des textes réalisés par les seniors de Scy-Chazelles (Bibliothèque municipale), les étudiants de l'Université de Lorraine, les collégiens (Collège Jean Bauchez, Le Ban-Saint-Martin), les lycéens (Lycée international de Mondorf-Bains, Luxembourg) et les écoliers de l'école primaire Paul Verlaine (Le Ban-Saint-Martin), au gré des rencontres, des liens tissés avec l'écrivaine.

Invitée par l'Université de Lorraine et le Conseil Départemental de la Moselle, la poétesse offre aux publics, à travers cette création partagée, une vision sensible du territoire.

Dans le sillage de Raymond Queneau et de Georges Perec, la jeune écrivaine **Milène Tournier** (Prix révélation Poésie SGDL 2021) distille une poésie délicate, autobiographique et parfois obsessionnellement anaphorique (*Je t'aime comme*, 2021), au gré de ses déambulations urbaines et amoureuses. Considérée comme l'une des poétesse youtubeuses les plus actives sur la plateforme, elle incarne une nouvelle tendance de la littérature contemporaine (« arts littéraires ») qui consacre l'intrication du littéraire et du communicationnel, combinant des pratiques hybrides par le recours à des emprunts, à d'autres formes

et supports (poésie numérique, vidéo-poèmes, poésie performée...). Ses œuvres s'ancrent dans un arpentage foisonnant du réel, à partir de matériaux visuels, sonores, textuels très contemporains. Elle s'intéresse également à la littérature en lien avec les arts numériques. Elle anime des ateliers d'écriture et des master-class, tout en intervenant régulièrement en milieu scolaire (collège, lycée) et dans d'autres institutions (département écriture de l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre-ENSATT, Celsa...).

## Traces de textes

*« J'aimerais écrire à partir de choses déjà écrites. Faire texte depuis les traces textuelles croisées dans mes déambulations : panneaux, décrets municipaux, intentions de prières aperçues dans des églises, ordonnances, publicités, tickets de caisse... J'aimerais beaucoup que ces textes nés de textes publics et communs soient rythmés par des textes nés du contact avec des archives plus intimes mais qui ne soient pas miennes. C'est dans ce cadre que j'aimerais proposer à des personnes vivant à Scy-Chazelles ou autour de me confier à leur tour un texte (lettre, carte postale, document administratif, professionnel ou toute autre trace textuelle) de façon anonyme ou avec leurs cordonnées. »*